

« L'École catholique, école de la fraternité »

Session interdiocésaine des ADP du Grand Ouest
Ploërmel, 7 juin 2016.

Joseph HERVEAU, diacre,
Secrétariat général de l'Enseignement catholique

Introduction

« *Nous ne sommes pas tout seuls.* »

Cette simple affirmation, de l'ordre de l'évidence, est en elle-même porteuse de l'ambiguïté - ou au moins de l'ambivalence - de la présence d'autrui à nos côtés.

Lorsqu'un parent dit à l'enfant apeuré : « **tu n'es pas tout seul** », cela signifie : « *je suis avec toi, regarde, nous sommes là, ensemble, n'aie pas peur* », « L'autre » est cette présence rassurante, rassérénant, celle qui redonne confiance. L'autre est cette raison de continuer à avancer, à se relever, à vivre.

Le tout petit enfant le sait bien et le formule parfaitement lorsqu'on lui demande ce qu'il veut et qu'il répond : « *je veux maman* ». Avec elle, il se fiche bien de savoir où il est et où il va. L'important est qu'elle soit là.

Mais « **tu n'es pas tout seul** », c'est aussi cette phrase adressée à celui qui nous dérange, celui qui met sa musique trop fort, celui qui n'a rien laissé dans ce frigo qu'il n'avait pas rempli, ou qui envahit abusivement l'espace commun, que ce soit celui de la famille, de la classe, du train, ou du bus. « *L'enfer, c'est les autres* » écrivait Sartre. De ce point de vue, c'est toujours un « moi » qui parle, sans se préoccuper toujours de savoir si ce « moi » n'est pas d'ailleurs, l'enfer de quelqu'un... d'autre.

La question qui nous occupe ce matin - la fraternité - est au cœur de cette ambiguïté. Qu'il s'agisse ou non d'un lien du sang, il est bon d'être (ou de se sentir) le frère ou la sœur de quelqu'un. Il est bon d'avoir des frères et des sœurs. **Et en même temps**, c'est couteux, c'est difficile, ça ne va pas de soi. *Il y a celui dont je ne veux absolument pas, ou dont je ne veux absolument plus être le frère, après ce qu'il a fait.*

Prétendre vivre avec les autres selon un « **horizon de fraternité** » serait illusoire si l'on oubliait de prendre en compte cette **ambivalence**. Nous risquerions un vœu pieux, une tisane de bons sentiments finalement assez insipide d'improductivité. Car passé l'appel à la « fraternité », l'autre, à coup sûr, reviendra nous déranger. Me déranger.

Bref, rien n'est plus difficile que l'édification de la Fraternité. Et en même temps, rien n'est plus vital. Voilà pourquoi - comme le dit le Frère André-Pierre Gauthier - il faut éviter d'en faire une banalité, un terme générique, une vague « valeur » indéfinie, ou de proclamer à la va vite : « *on est tous frères, c'est génial !* », sous le mode de l'évidence. **La fraternité est certes un fait mais un fait qui ne peut ne demeurer qu'un fait et rien d'autre, « un fait non suivi d'effet ».** Elle doit devenir **un choix** ou plus exactement, **une réponse**, et se découvrir comme une **vocation**, comme un appel à sortir de soi, à se décentrer de soi pour se recevoir d'autrui et ce faisant, recevoir autrui.

La réponse à la vocation fraternelle est l'exercice d'une permanente **hospitalité** à s'accorder mutuellement, mais pas n'importe comment : dans la reconnaissance d'une **ressemblance et d'une différence**.

Car au cœur de la question de la **fraternité** se trouve celle de l'**altérité**. Méfions-nous d'un « **tous frères** » qui signifierait « **tous égaux** », au sens où le « **tous égaux** » signifierait « **tous identiques** », bref, d'une fraternité ne se déployant que dans une forme d'horizontalité lisse et univoque partant d'un « commun » qu'il suffirait de « poser », sans prendre la peine de le formuler. Oui, il y a du commun, et ce commun est essentiel. Mais il ne peut être vraiment opérant que sous le mode de l'appropriation. Car le commun n'a pas pour vocation d'absorber les différences, mais de leur donner sens.

J'espère pouvoir le montrer par les propos qui vont suivre, c'est parce qu'elle est **asymétrique** et **différenciée** que la fraternité est féconde. Il y a des frères cadets et des frères aînés, des frères forts et des frères plus fragiles. **Il n'y a pas une posture fraternelle unique, mais plusieurs**. (J'aime dire que la fraternité n'est pas un « vêtement à taille unique », mais un vêtement à taille variable, cependant « toujours constitué du même tissu ».) Et ces postures fraternelles ne se confondent ni avec l'amitié, (qui est sélective : on choisit ses amis) ni même avec la solidarité.

Mon propos se déploiera selon trois temps. Tout d'abord, en faisant un petit détour par l'expérience existentielle de la fratrie, riche d'enseignement, en tant que « matrice » de fraternité, même si, a bien des égards, celle-ci est à dépasser.

Nous irons ensuite explorer quelques aspects de cette multi-dimensionnalité des expériences de fraternité dans la Bible, sans porter une prétention à tout voir, mais en ciblant quelques figures caractéristiques, et en notant quelques points d'attention concernant la posture « fraternelle » du Christ lui-même.

Enfin, le troisième temps cherchera à dégager quelques conséquences - ou pistes éducatives -, à partir du petit itinéraire que nous aurons parcouru ensemble.

1. L'expérience de la Fratrie

« Dès le début, la vie reçue est une vie donnée en partage avec d'autres, dont la présence nous est imposée ».

La phrase est tirée d'un article du Père Rémi de Maindreville, jésuite, dans une revue théologique publiée en 2013¹. Pour lui, cette expérience de la fraternité nous façonne en ce sens qu'elle est notre toute première inscription dans la communauté humaine, qui d'une certaine façon continue à modéliser plus ou moins consciemment notre relation à autrui. Et cela, même si l'on fait l'expérience d'être enfant unique. En « creux », et sous le mode de l'absence, il s'agira dans ce cas de se chercher des « frères » ou « sœurs » de substitution.

¹ « De la fratrie à la fraternité », Rémi de Maindreville, sj, Revue Christus, n° 240, Octobre 2013, pp. 392-399.

Cette **toute première inscription dans la vie sociale nous assigne à une place que nous n'avons pas choisie, et qu'il faut autant s'approprier qu'apprivoiser**. Et quelle que soit celle-ci, elle n'est pas simple. Le frère ou la sœur aînée, celui ou celle à qui on dira qu'il est « le grand » (ou « la grande ») à l'arrivée d'un petit nouveau pourra vivre cette place certes comme un privilège, mais aussi et assez souvent, (surtout lorsque le « grand » est somme toute assez petit), comme une injustice : *« sois gentil avec ton petit frère, tu sais, il est petit... tu peux bien lui prêter ton jouet »*.

Maindreville parle d'une « **épreuve** » de la fraternité. Car cela sera vrai aussi pour le cadet, toujours en retard d'un ou de plusieurs crans sur les autres, celui qui ne pourra faire comme sa « sœur » ou son « frère » que « quand il aura tel âge, mais qui est pour le moment, trop jeune ». On peut en dire tout autant de ces places intermédiaires dans les familles nombreuses, où l'on peut avoir bien du mal à se situer comme second, troisième ou quatrième, dans ce « trop grand pour » ou « un peu trop jeune pour », et où l'on peut expérimenter cette tension de ne partager complètement ni les privilèges des aînés, ni ceux des petits derniers.

Sauf peut-être dans le cas de jumeaux (et encore, il faudrait vérifier), les liens du sang nous imposent des frères et sœurs, et en quelque sorte un « rang » dans la fratrie.

Il y a là en quelque sorte une réalité paradoxale, celle de la **dysmétrie fraternelle**. Pourquoi paradoxale ? Parce que chacun des enfants se trouve dans un **lien identique** avec les parents. Ils sont frères et sœurs parce qu'ils partagent **le même lien filial**. Aucun n'est « plus » fils ou fille que les autres. Et pourtant, *aucun n'est exactement à la même place que les autres*. La fraternité nous fait expérimenter la « *mêmeté* » de l'origine commune, et dans le même moment l'altérité : je ne suis pas lui, je ne suis pas elle, je ne suis pas comme lui, je ne suis pas comme elle.

Maindreville note encore à ce propos une **autre forme d'ambivalence**, dans l'alternance de sentiments affectueux ou au contraire violents de rivalité, qui quelque fois d'ailleurs coexistent et se superposent : je déteste celui ou celle que justement je pense aimer au motif qu'il ou qu'elle ne se tourne pas vers moi. **Cette « épreuve » de la fraternité est celle de l'apprentissage et de l'intégration (qui peut demeurer inachevée) de cette tension entre amour et haine, entre attirance et rejet**. Ce frère qui a pris ma place sur les genoux de maman – avec la complicité de celle-ci ! -, je ne l'aime pas. Ou pas spontanément. Ou pas toujours. Mais, il est aussi mignon, j'aime bien quand il me sourit, quand je joue avec lui et que je le fais rire, quand on s'amuse bien...

De tout cela, de ce type de relations, nous sommes plus ou moins marqués, les uns et les autres. Et **cela ne peut pas ne pas avoir quelques répercussions**, pour le meilleur ou pour le pire sur notre façon d'envisager une fraternité élargie au dehors des liens du sang, et que peut-être, ceux-ci - pour incontournables qu'ils soient - **seront à dépasser**.

En un sens, Jésus dira une chose tout à fait semblable lorsqu'il annoncera « *Qui sont ma mère et mes frères ? Ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique* » (Lc 8, 21) **Si la fraternité est un fait, il faudra que ce fait soit suivi d'effet, ou la fraternité échouera. Et pour que le fait soit suivi d'effet, il faudra prendre en compte la dissymétrie de rang juxtaposée avec l'égalité de lien, et les ambivalences amour/haine**.

2. La fraternité comme vocation, apprentissage, et conversion dans la Bible

Du reste, la Bible ne passe pas sous silence cette difficulté, puisque le premier récit « fraternel » qu'elle nous livre est le récit d'un *fratricide*. Je fais mention ici de l'épisode de Caïn et Abel (Gn 4, 1-18). Même si à y regarder plus finement, il ne s'agit pas tout à fait de l'instant zéro de la fraternité.

2.1. Plusieurs formes d'altérité dans la Genèse.

D'abord le contexte : Nous avons eu les chapitres 1 et 2, qui sont les récits de création. A partir du chaos, Dieu crée en séparant. Son acte créateur fait sortir le monde de l'indistinct et de l'indéterminé, assignant justement à chaque chose et chaque être - y compris l'être humain - une place spécifique.

Pour l'Homme, cela a un sens qui est révélé au verset 18 : « *faisons l'homme à notre image, comme à notre ressemblance* ». L'homme et la femme, semblables et différents, sont les seuls pour qui il est fait expressément mention d'une **différenciation dans la similitude : la différence sexuelle**. La mission qui leur est confiée ensemble, est cette mission de « maîtrise » (ou de soin) de la création, **au sens d'une participation à la mise en communion du monde et de ses différences, avec Dieu**. Et cette « mission » passe par leur propre différence.

Ni l'homme ni la femme - pris isolément - ne peuvent prétendre à être le tout de l'humanité, et ce, même si chacun d'eux est pleinement « humain », et porteur de l'entière dignité humaine. Mais ce que l'on pourrait appeler « l'humanité totale », ils ne peuvent la représenter qu'ensemble, et d'une manière non-interchangeable, c'est-à-dire spécifique, sans d'ailleurs, que ce « spécifique » soit de quelque façon défini.

Alors que dans le Chapitre 1 c'est Dieu qui « dit » et qui « nomme », dans le Chapitre 2, les perspectives sont semblables mais mises en mot d'une autre façon. C'est l'Homme qui « nomme ». Nommer, c'est sortir du non-dit. Nommer, c'est aussi reconnaître qu'il y a différence (avec les animaux) et qu'il y a *altérité* (ou plutôt qu'Adam justement, ne la trouve pas). Nous trouvons là un premier indice d'une place donnée à la « **parole** » dans toute construction de relation.

En effet dans les animaux qu'il nomme, Adam ne découvrira aucune « aide qui lui corresponde ». Il faudra attendre que celle-ci *lui soit donnée* dans un moment qui lui échappe, par Dieu lui-même, pour qu'il s'écrie : « *voilà les os de mes os et la chair de ma chair*. » L'homme quittera son père et sa mère, s'attachera à sa femme et tous deux ne seront plus qu'un. **Nous retrouvons ici la communion, qui nécessite paradoxalement de quitter quelque chose**. Notons aussi que tout cela est dit par Dieu *non au présent, mais au futur*, dans un sens à la fois *vocationnel*, et *sous l'angle de la promesse*. La communion est à la fois ce à quoi Dieu appelle, et ce que lui seul peut donner.

On voit la plupart du temps Adam et Eve comme des figures conjugales. Sans remettre cela en question, **il est bon de noter aussi qu'ils sont également les premières figures « fraternelles »**, au sens bien sûr, où ils sont « **frères et sœurs en humanité** », au sens aussi, où ils sont devant Dieu en situation de le reconnaître comme leur origine commune, même si le texte n'utilise pas ici le terme « père ».

La Genèse nous présente donc **plusieurs formes d'altérité : l'altérité devant Dieu** (l'homme n'est pas la source, il n'est pas l'origine, il ne s'est pas donné à lui-même ce qu'il est) et **deux formes d'altérité humaine : l'altérité « sexuelle », et l'altérité « fraternelle », qui concerne aussi en un certain sens l'altérité sexuelle. Cependant, dans l'altérité sexuelle, on perçoit clairement que chacun a quelque chose que l'autre n'a pas, et la vocation à l'union et à la communion est plus facilement perceptible que dans l'altérité fraternelle, en laquelle il faudra en permanence « décrypter » et « dévoiler » ce que chacun peut apporter à autrui pour une œuvre commune plus grande.**

Notons aussi, (nous y reviendrons plus tard) qu'Eve et Adam sont devant Dieu et l'un devant l'autre dans une parfaite « transparence » : *ils sont nus, c'est à dire, sans zone d'ombre ni rien à cacher.*

Mais notons surtout ce que nous avons déjà un peu perçu, et un peu formulé : à savoir que dans cette vision première et sans tâche de la fraternité humaine, il y a une « consanguinité de destin » : *un quelque chose à faire ensemble qui ne peut être fait qu'ensemble*, déjà compris en termes de **vocation** (c'est-à-dire comme nous venons de le voir, en termes d'appel et de promesse) **qui s'origine dans autre chose que soi seul (Dieu), et qui s'oriente également sur autre chose que soi (l'autre).**

C'est alors que dans le récit biblique, quelque chose va basculer par l'irruption du mal et du malheur, atteignant toute « transparence » et toute « évidence » de la signification existentielle de l'altérité.

Le récit de la chute est certes celui qui permettra de se représenter ***l'origine du mal***, les récits précédents attestant pour leur part que ***le mal n'est pas l'origine***. Le serpent va tenter et pour partie réussir à détruire la possibilité de la communion. ***Comment ? En s'attaquant au lien, à ce qui relie***, au moyen du mensonge. La forme de ce mensonge est une forme plus pernicieuse que la pure contre-vérité : la « *vérité partielle*² ». La rupture du lien procède en **deux temps** dont l'un est conséquence de l'autre. **D'abord le lien à Dieu**, puis **le lien « fraternel » entre l'homme et la femme** (dans le récit de la chute, ce n'est pas ici la différenciation sexuelle qui apparaît).

Ces **deux temps** sont « ***Il vous a menti*** » vis à vis de Dieu, et « ***ce n'est pas moi c'est lui*** » vis à vis de l'autre. Cette dernière excuse étant la plus universelle. Comme le dit très justement le Frère André-Pierre Gauthier, c'est là l'œuvre du « faux frère », celui qui sème le doute, et ne reste pas jusqu'au bout une fois son œuvre faite. Nous le verrons un peu plus tard un travail de la fraternité opérera lui aussi toujours sur ce double lien.

² Cette notion de vérité partielle est un point de vigilance à garder en tête dans la construction de la fraternité, car elle est pour elle un véritable venin.

Vient ensuite **le récit du premier fratricide** au Ch. 4, 1-18. Les raisons de ce fratricide sont obscures (on ne sait pas bien ce qui s'est passé) mais elles mettent en jeu des choses très connues comme ce à quoi on pense presque immédiatement : **la jalousie**. Dieu accepte l'offrande d'Abel, mais pas celle de Caïn. L'un a quelque chose que l'autre n'a pas, et celui qui ne l'a pas le vit comme une injustice.

Il me semble qu'un **autre aspect de ce fratricide est plus intéressant, et qui est une autre question** : cette question n'est pas celle de l'injustice apparente de laquelle se nourrit la jalousie, c'est celle de **l'élection**. Caïn se trompe de coupable, car fondamentalement, Abel son frère ne lui a absolument rien fait. Il serait plus logique qu'il tourne son ressentiment vers ce Dieu qui n'a pas accepté son offrande ! Ou qu'il s'interroge lui-même, comme Dieu le lui suggère !

Mais il y a une solution plus radicale. La question de la jalousie est « qu'est-ce qu'il a de plus que moi ? ». **Ici, ce n'est plus : « ce n'est pas moi c'est lui ! » comme avec Adam et Eve, mais « pourquoi c'est lui et pas moi ! »** Et la réponse de Caïn consiste à supprimer le problème plutôt que de réfléchir à la question.

Et pourtant, la question est cruciale. C'est justement cette « **préférence** », ou ce « choix » que la Bible appelle la plupart du temps « **élection** ». Car **oui**, il y a bel et bien inégalité de traitement entre Abel et Caïn. **Oui, l'un a quelque chose que l'autre n'a pas.**

Le drame, au-delà de la mort du frère -qui est déjà doublement un drame en tant que destruction d'un lien (suis-je le gardien de mon frère ?) et mise à mort d'un semblable -, **c'est que la signification de l'élection ne sera pas connue**. Il aurait fallu pour cela quelque chose de simple et d'essentiel, que la jalousie (le péché) a empêché : **la parole vraie entre l'un et l'autre**. Que quelque chose soit **nommée** pour sortir cette fois-ci d'un chaos qui s'appelle « doute ». Caïn aurait pu adresser la parole à son frère.

Non seulement c'eût été une alternative à sa mort, mais cela aurait pu éclairer le sens de la **préférence effective** de Dieu pour Abel, et qui sait, marquer un surcroît de vie pour Caïn, permettre peut-être, de **prendre conscience de ce que Caïn avait et qu'Abel, peut-être, n'aurait pas eu.**

Les deux premiers frères de l'histoire ne sont pas sur un pied d'égalité, et on en restera là. Leur similitude sera détruite par leur différence, une différence donc, qui ne fera pas sens. Et tout le monde y perd.

Mais **la place symbolique** de ce premier récit dans le livre de la genèse est porteuse de **quelque chose d'essentiel et de positif : dans l'histoire humaine, la fraternité est un horizon, et pas un acquis. Elle sera à construire, à habiter, patiemment et dans la durée**, à tâtons, avec des avancées et des reculs, pour finir par livrer son sens ultime.

Certes, de ce fratricide, Caïn en sera « marqué » à tout jamais. Mais il aura une descendance que la suite du texte se plaît à détailler. Il aura lui-même des fils. La bonne nouvelle, c'est que **la fraternité reste possible.**

2.2 L'apprentissage de la fraternité : du particulier à l'universel.

La suite des récits bibliques de la Genèse est intéressante du point de vue de **l'élection**, car celle-ci ne cesse de se reproduire. C'est Noé et personne d'autre qui sera

choisi au moment du déluge. C'est Abraham, qui sera appelé et personne d'autre à être le « père d'une multitude ». Nous pourrions suivre pas à pas dans ces récits une diversité de postures fraternelles plus ou moins fécondes, et assez souvent conflictuelles, mais parfois solidaires aussi, Isaac et Ismaël, puis Esau et Jacob, les fils d'Isaac. Je n'ai pas le temps d'entrer ici dans le détail de ces récits, mais on pourrait les regarder à l'aune de ce que l'on a décrit précédemment : *le lien à une origine commune, la découverte de ce que l'on peut partager ou que l'on préfère se prendre, la distance qu'il faut parfois instaurer pour que chacun puisse être soi, mais la proximité aussi, qui parfois s'instaure, ou qui continue de faire sens malgré l'éloignement.*

Jacob – que Dieu appelle « Israël » (Gn 35, 49), nom nouveau qui signifie aussi cette élection ou cette « préférence » aura **12 fils**, (Gn 37, 23) qui seront **les ancêtres des 12 tribus d'Israël**. C'est un peuple entier – ou plutôt une « famille » qui sera « élu », (il l'était déjà dans la promesse à Abraham), et qui devra faire l'expérience – toujours difficile mais jamais impossible - de la fraternité des liens du sang.

Un long récit sera particulièrement éclairant pour résoudre cette difficulté liée à l'élection, à l'inégalité, à la préférence. C'est l'histoire de Joseph, avant dernier fils de Jacob-Israël. (Gn (29) ; 37 à 50), et qui occupe toute la fin du livre de la Genèse, soit 13 chapitres.

Joseph est le fils préféré de Jacob. C'est un « chouchou ». Un vrai, celui qui a le don d'agacer au plus haut point. Cet amour préférentiel a une explication. Il est le fils obtenu bien tard, avec Rachel, l'amour de sa vie. Jacob avait été floué par son oncle Laban, qu'il l'avait obligé à épouser sa fille Léa alors qu'il avait travaillé 7 ans à son service pour épouser Rachel. Il lui faudra attendre 7 années supplémentaires pour le faire. Et tandis que Léa et sa servante lui donneront des enfants, Rachel sera stérile. Elle mettra aussi sa servante dans le coup, avant d'obtenir finalement, la miraculeuse naissance de Joseph. Joseph a été longuement attendu, et il est chéri, il a les plus beaux vêtements. Non seulement il est clairement favorisé (même si ses frères ne manquent de rien), mais il en rajoute une couche Dieu l'a gratifié d'un don (comme s'il n'en avait pas assez !) de vision et d'interprétation des rêves.

Joseph raconte donc à ses frères, des rêves en lesquels il les voit se plier devant lui.

L'histoire de Joseph est donc celle **d'un dévoilement de plusieurs facettes de la vocation fraternelle**. Joseph lui-même, « l'élu », aura découvert (par une mort symbolique et une résurrection) **le sens** de son élection. Elle n'était **pas son bien propre**, elle n'était pas une domination d'autrui, elle ne le rendait pas supérieur comme il le croyait. Joseph devait **mourir** à cette mauvaise interprétation de ce qui lui avait été donné en propre, (= la quitter) et découvrir le sens final de ses vision : non une domination de ses frères donc, mais tout au contraire, **leur salut**. Par Joseph, Dieu avait en effet le projet de donner le salut à tous ses frères. **L'élection ne signifie pas une injustice**, mais une **collaboration** au projet de Dieu au sens d'un appel au **partage**. Ce que tu as reçu, tu ne l'a pas reçu pour toi seulement mais pour tous tes frères. (cf. Parabole des talents, ou celle de Lazare)

Deux d'entre eux auront d'ailleurs, permis que ce dévoilement advienne : **Ruben**, l'aîné qui a tempéré ses frères, en commuant la « peine de mort » de Joseph en une peine plus

douce qui le laissait en vie. **Sans doute ne pouvait-il guère faire plus. Il a fait alors ce qu'il pouvait.** Il y a du **pragmatisme** aussi dans la fraternité. Pour autant, *Son choix, même imparfait aura profité à tous*, car si Joseph avait été tué, ses frères n'auraient eu nul allé en Egypte au moment de la famine. Et **Benjamin**, l'innocent, trop jeune pour avoir été associé au forfait de ses frères, **celui grâce auquel Joseph ne pouvait pas mettre tous ses frères dans le même panier.** (cf. Notre rapport à l'islam ou « aux » musulmans). Il y a aussi **Juda, qui avec Ruben**, a pris fait et cause pour Benjamin alors qu'il ne l'avait pas fait pour Joseph. (= temporalité, cheminement)

Au Ch. 45, 5 Joseph découvre quelque chose que est vraiment de l'ordre d'une **conversion** : « *ne vous tourmentez pas de m'avoir vendu, car c'est pour vous garder en vie que Dieu m'a envoyé ici au-devant de vous.* » Il ne s'est pas muré dans le ressentiment. Après tout, sa situation en Egypte était plutôt enviable.

Le salut n'aurait pas pu advenir si quelques-uns au moins ne s'étaient pas comportés en frères. Il est aussi comme nous venons de le voir, le retournement d'une injustice, une *felix culpa*.

Ce récit à quelque chose de Christique. Le vrai frère, et même le vrai frère aîné, ce sera le Christ. Celui grâce à qui le salut sera offert à tous, et qui passera par la mort.

Avant d'en venir au Christ, il y aurait profit à regarder d'autres fratries ou figures fraternelles. Retenons au moins celle de Miryam, la vraie sœur, qui elle aussi ne peut pas tout empêcher. Mais qui reste jusqu'au bout... Tout comme d'ailleurs Marie, et de façon plus douloureuse.

2.2. Bilan provisoire.

Nous aurons pu retrouver dans ce que nous venons de voir, cette **ambivalence fraternelle**. Au-delà des rivalités, des lâchetés, des jalousies, les différentes attitudes « fraternelles » montrent que celle-ci est **néanmoins possible. Tout n'est pas noir ou blanc**. Les frères qui veulent **tuer Joseph** sont aussi ceux qui auront pris la défense de leur sœur Dina, violée. **Les désunions sont dépassables**, même si cela a un prix. Même s'il faut pour cela, quitter une posture, et trouver de nouveaux centres de gravité, repartir d'une situation réelle qui n'est pas ce que l'on voudrait, ou faire un (voire plusieurs) pas vers l'autre. **Des réconciliations** dénouent des situations, et des voies d'avenir apparaissent là où l'on semblait être dans l'impasse. Le choix de la construction du lien fraternel est un horizon, au sens d'un toujours possible. Il suppose une autre herméneutique, ou **une autre lecture de ce que j'ai et que d'autres non pas**. Et ce sont les **situations critiques** qui permettent souvent de le dévoiler.

C'est **au sein d'un groupe préférentiel** (fratrie ou non) que se joue concrètement ce que l'on peut appeler **l'apprentissage de la fraternité**. C'est dans ce « **particulier** » que se jouera un **universel**, auquel on n'accède jamais directement.

Je ne peux pas faire l'expérience de la fraternité universelle avec tous les hommes autrement que dans mon rapport fraternel avec quelques-uns.

C'est donc une étape incontournable, **mais qui fait courir un risque collectif, le même que celui que chacun court au plan individuel** : celui de vivre comme un privilège personnel le don particulier que j'ai reçu au profit de tous. Une famille, un groupe, une nation... a besoin de construire du fraternel à partir de son propre « commun ». **Mais**

celui-ci peut ne jamais s'ouvrir sur des formes de fraternités plus larges, et de rester dans l'entre soi.

L'Élection d'Israël signifie en fait l'Élection de toute l'humanité. Tout comme l'élection de Joseph signifiait *in fine* l'élection de toute sa famille. Identifiant ceux qui sont premièrement mes frères, je risque aussi de délimiter une frontière voire un mur : il y a ceux qui sont mes frères, et ceux qui ne le sont pas. D'où la question de Jésus : qui est mon prochain ?

On peut la traduire autrement, et de façon double : personnellement « qui est mon frère » ? Et collectivement « Qui sont nos frères » ?

Dernier élément du bilan : cette vocation, cet apprentissage, a toujours la forme d'une conversion.

2.3 Jésus, le vrai frère.

Jésus, Verbe fait Chair, est un fils d'Israël. C'est au sein du peuple élu, qu'il va vivre sa mission. Il dit ne pas être venu pour abolir la loi, mais **l'accomplir**. (Mt 5, 17). Et cet accomplissement a quelque chose à voir avec **une guérison et une restauration de la fraternité**. Une guérison de cette fraternité qui peut virer à l'entre soi, une restauration d'un lien entre tous. Alors que le peuple élu (comme bien des sociétés), vit de « frontières » étanches entre le pur et l'impur, entre le juif et le non juif, il va abattre des murs : en parlant avec des personnes infréquentables comme avec la samaritaine, ou la femme adultère, se laisser physiquement toucher par des personnes malades, des lépreux, hémorroïsses, appeler à sa suite des collaborateurs de l'occupant romain comme Matthieu, comme Zachée, et se montrer fraternel avec eux, leur révéler qu'ils peuvent apporter quelque chose à tous. Nulle part en Israël je n'ai rencontré une telle foi ! dira-t-il au centurion. Et Zachée, lui, remboursera plus que ses dettes.

En quel sens Jésus se montre-t-il vraiment fraternel ? Au sens précisément où il ne conditionne pas son don : « **Je suis venu pour que les hommes aient la vie et qu'ils l'aient en abondance.** » (Et si l'autre ne veut pas être frère ? et si l'autre ne veut pas dialoguer ? etc. je continue ou j'arrête ?) (Jn 10, 10), « *Je ne suis pas venu pour les bien portants ni pour les justes, mais pour les malades, les pécheurs* » (Lc 5, 31-32). Jésus est celui qui rend un avenir possible pour cette femme que tous accusent.

Il fait un **choix préférentiel pour les petits et les laissés pour compte**. Comme son Père, il appelle des personnes qu'à vue humaine, personne n'aurait choisies. Femmes stériles, vieillards, enfants...

Il révèle que c'est **l'humanité entière qui est élue, et cela apparaît particulièrement dans le choix des pauvres**. Que les riches et les puissants soient favorisés, voilà qui est dans l'ordre du monde. Mais quand il s'agit de choisir celles et ceux dont personne ne veut, là c'est nouveau. Là est l'universalité. Il n'y a pas d'universalité qui ne concernerait que quelques-uns seulement !

Il a pris la **mesure de notre ambiguïté**, comme dans la parabole des deux fils. Et il sait aussi nos **difficultés à sortir de nous-mêmes**, comme dans la parabole du débiteur impitoyable : aucune de nos dettes les uns vis à vis des autres ne tient face au Don que Dieu fait à tous, et à qui il nous demande de dire « Père ». C'est aussi la relation à Dieu que non seulement il restaure, mais pousse à son accomplissement.

Jusqu'ou pousse-t-il la fraternité ? Au plus loin qu'il est possible :

*Vous avez appris qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi.
Eh bien ! Moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, et priez pour ceux qui vous persécutent, afin d'être vraiment les fils de votre Père qui est aux cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, il fait tomber la pluie sur les justes et sur les injustes.
En effet, si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Les publicains eux-mêmes n'en font-ils pas autant ?
Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? Les païens eux-mêmes n'en font-ils pas autant ? (Mt 5, 43-47)*

Utopie ? Non. L'épisode du garde auquel Pierre coupe l'oreille en est l'illustration.

Dans ce choix radical qu'est celui de la fraternité, s'exprime un horizon qui semble inatteignable, mais qui est offert : l'amour inconditionnel de Dieu, force créatrice et source de la communion qui est la finalité de la fraternité.

Il ne donne pas seulement ce qu'il aurait reçu en « surplus », mais donne toute sa personne. Jésus est le vrai frère parce qu'il reste jusqu'au bout, jusqu'à la croix et la mort. Et là encore, c'est un mort qui ouvre à une vie nouvelle.

Il offre à tout homme de quitter sa seule mesure pour vivre de la sienne. Il ne s'agit plus d'aimer son prochain « comme soi-même », mais « d'aimer comme je vous ai aimés ». Dans cet amour, il y a toute la force du **pardon et de la miséricorde**, et de l'avenir qu'ils ouvrent. **Là ou paradoxalement, nous contentons pour les autres d'un avenir bouché**, comme dans la parabole du fils prodigue, où le frère n'est pas allé chercher celui qui était perdu, et qui ne se réjouit pas de son retour.

Jésus est-ce vrai frère qui vient chercher les hommes coûte que coûte, et là où ils sont, pour s'en réjouir avec son Père : Il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se convertit que pour 99 justes qui n'ont pas besoin de conversion (Lc 15, 7).

Le lien nouveau qu'il institue entre les hommes, c'est le service mutuel. « Afin que vous fassiez vous aussi, comme j'ai fait pour vous » (Jn 13) Comment mieux dire que sous la forme du « service », cette qualité d'humanité qui donne sens à la dysmétrie fraternelle évoquée précédemment ?

3. Pistes éducatives

J'en viens aux pistes éducatives. Il ne s'agit pas là de recettes, mais de points d'attention.

La toute première, c'est l'originalité de ce lien fraternel tel que refondé par le Christ. Parce qu'il s'est fait notre frère, l'accès à Dieu peut se faire authentiquement par le frère, même sous le mode de l'ignorance. C'est le sens de la parabole du jugement chez Matthieu.

C'est une **forme de transcendance**, particulièrement pertinente dans notre école ouverte à tous, et donc « signe de fraternité ». « Celui qui dit qu'il aime Dieu qu'il ne voit

pas et qui n'aime pas son frère qu'il voit est un menteur. » (cf. Pape François, discours Rome).

N'ayons pas peur de cultiver la générosité des jeunes.

La seconde est directement issue, de ce que nous avons pu voir d'une certaine **dysmétrie fraternelle**. Il y a une fraternité à construire entre adultes et jeunes, qui est de cet ordre. C'est l'intuition des congrégations religieuses : être pour les jeunes des frères et des sœurs, ou mais pas au même plan : **des frères et des sœurs aînés**, dont la vocation est de permettre à leurs frères cadets de trouver puis de prendre leur place dans le monde et la société. Il faut pour cela révéler leurs talents, non les éteindre, les choisir lorsque personne ne les choisirait. « Que veux-tu que je fasse pour toi ? »

Les jeunes sont d'ailleurs souvent partants lorsqu'à eux aussi, on permet d'être les frères aînés des plus jeunes. En règle générale n'ayons pas peur de creuser tous les inter : interpersonnel, intergénérationnel, interculturel, inter-religieux, etc... pas uniquement par la parole mais par l'action commune, en faisant ensemble ce que nous pouvons faire ensemble dans le respect des consciences et des différences, et en donnant de la valeur au « commun ».

Troisième piste : Cela ne peut pas se faire sans traverser ou questionner aussi le **cheminement fraternel des adultes**. Là non plus, tout n'est pas tout blanc ou tout noir. Là aussi, un certain pragmatisme s'impose, celui du petit pas qui entraîne un autre, vers des relations qui accueillent les différences, et mutualisent davantage les talents des uns et des autres.

Cela passe par des petites choses : la parole... à qui je parle ? A qui je ne parle jamais ? De qui est-ce que je considère n'avoir strictement rien à attendre ou à recevoir ? Quelle qualité de regard sur les jeunes ? (ex : du groupe).

Quatrième piste : la **parole**, justement. L'autre est-il assigné à résidence dans ce que je pense de lui, de sa culture, de ses goûts ? Quelle « Dialogue » des identités, des cultures, des générations dans l'établissement ? De quelle façon chacun est vraiment appelé à contribuer au bien commun à partir de ce qu'il est, et non à partir de ce que l'on voudrait qu'il soit ? Quelles postures devons-nous « quitter », à quels mauvais réflexes devons-nous mourir pour vivre plus fraternellement ? Le dialogue, c'est aussi l'écoute mutuelle. Comment envisager des temps et des lieux pour permettre une telle écoute ?

Cinquième piste : le **service et le partage**. Pas seulement à l'intérieur de l'école, mais au dehors, au sein de la ville, avec ses associations, structures, etc... Au-delà de la posture d'utilisateurs, quelle est notre « élection » ? Quels talents de notre communauté éducative pourraient profiter à d'autres que nous ? Qu'avons-nous que les autres n'ont pas et que l'on pourrait partager de façon réaliste ?

Conclusion :

« Dès le début, la vie reçue est une **vie donnée en partage** avec d'autres, dont la présence nous est **imposée** ».

La fraternité, c'est **consentir à cette vie donnée, en apprenant à se recevoir des autres, même ceux que nous n'avons pas choisis.**

C'est contribuer aussi à ce don de vie, en apportant ce que nous seuls pouvons donner à ceux qui vivent avec nous.

La fraternité c'est **croire que nos différences, loin de nous conduire au repli, peuvent devenir une occasion de salut pour tous.** 1+1=3 disait Werber. Ce que nous nous pouvons faire ensemble, malgré les difficultés rencontrées, dépasse de loin la somme de ce que chacun peut faire de son côté.

C'est à n'en pas douter le chemin de toute une vie, qui se commence en famille, et se vivra dans bien des lieux.

L'un de ces lieux est l'école, et qui plus est l'école catholique. N'ayons pas peur d'apporter au pot commun du service public de l'éducation notre vision spécifique de la fraternité. Et le meilleur moyen de la porter au pot commun, c'est oser en vivre nous-mêmes, toujours davantage.

En temps qu'écoles catholiques et selon *Gavissimum Educationis*, notre mission est simple à formuler :

- Faire de tous nos actes éducatifs des actes propres à instaurer dans l'établissement un climat évangélique, révélant de ce fait, une « Bonne Nouvelle » qui change la vie (cf. Lc 4, 18-21 ; Mt 11, 4-5), et révélant surtout celui qui est lui-même cette « Bonne Nouvelle » : le Christ.
- Que nos actes éducatifs constituent une « formation intégrale de la personne » dans toutes ses dimensions : intellectuelle, corporelle, affective, sexuelle, sociale, spirituelle, une éducation à la charité et à la liberté.

La participation de l'Ecole catholique à l'édification d'un monde plus fraternel au nom même de sa vocation n'est donc pas facultative. Mais le chantier est vaste !

Ne nous décourageons pas devant l'ampleur de la tâche. Ici comme souvent, le Christ nous précède...

d+ JH

Petite bibliographie sélective, pour aller plus loin...

- André Wenin, « Joseph, ou l'invention de la fraternité » Lessius, 2005.
Joseph Ratzinger, « Frères dans le Christ » (1962), Cerf, 2005.
Hubert Herbreteau, « La fraternité entre utopie et réalité », Atelier, 2009.
Regis Debré, « Le moment Fraternité », Folio essais, 2011.
Abdenour Bidar, « Plaidoyer pour la fraternité », Albin Michel, 2015.
André-Pierre Gauthier, « A l'école de la fraternité », Cerf, 2015.
Michel Dubost, « Le courage du geste fraternel », Artege, 2015.
Jacques Blaquart et François Le Roux, « Retrouver la fraternité, une urgence pour le monde », Salvator, 2015.